LOUIS MÉNARD 1822–1901

Épilogue

Un chant de mort. Voici ce que je vis en rêve :
La nuit couvrait Paris ; sur la place de Grève
Ondulait tout un peuple, ainsi qu'aux vents d'hiver
Roulent amoncelés les grands flots de la mer.
Mais nul bruit ne sortait de cette foule immense,
Qui s'agitait avec un effrayant silence :
Ce peuple n'était pas du monde des vivants.
Çà et là je voyais, parmi les flots mouvants,
Des hommes au front pâle, à la prunelle ardente,
Et dont le cou portait une ligne sanglante.
Ces hommes, sérieux, tristes, calmes et forts,
Semblaient guider la foule innombrable des morts.
J'eus bientôt reconnu les ombres vénérées
De nos grands-pères morts dans les luttes sacrées,
Et, craignant leur courroux pour nous, leurs fils maudits,
Je prosternai mon front contre terre et je dis :

« O nos pères, pardon ! Géants, fils de la terre,
Dont les bras entassaient Ossas et Pélions,
Quand des dieux oppresseurs l'Olympe solitaire
Croulait au vent de feu des révolutions,

Alors, pareil au bruit des flots que le vent roule,
J'entendis s'élever, de toute cette foule,
Un immense sanglot dont le ciel retentit.
Puis une voix vibra dans l'air sonore, et dit :

La vision de mort n'était pas achevée ;
Comme un roc noir battu par la mer soulevée,
Un immense échafaud dans les airs se dressa,
Et l'immolation des martyrs commença.

Tous ceux qui, pour le nom de la sainte Justice,
Avaient donné jadis leur vie en sacrifice,
Venaient de l'Occident, venaient de l'Orient,
Les uns en combattant, les autres en priant :

Ceux-ci, les yeux tournés vers la voûte infinie,
Suivaient leur divin rêve à travers l'agonie.
D'abord parut le Dieu qu'une Vierge enfanta,
Pâle et sanglant, ainsi qu'aux jours du Golgotha :
Puis ceux qu'aux cris joyeux de la foule en attente
Les tigres déchiraient sur l'arène sanglante ;
Ceux dont les chants de mort, sur les bûchers en feu,
Aux hymnes des bourreaux se mêlaient devant Dieu,
Et tous ceux qu'au milieu de tortures sans nombre
Les cachots de l'Église étouffèrent dans l'ombre.
Les yeux levés au ciel, le pardon dans le cœur,
Tous disaient en mourant : « Mon Dieu, pardonne-leur ! »

Ceux-là, libres et fiers, race de Prométhée,
Gardaient sur l'échafaud leur colère indomptée,
Et pour leur testament léguaient à l'avenir
Un glaive avec ces mots : « Vivre libre ou mourir ! »
Mais en vain ils cherchaient dans la foule endormie
Une larme, un regard, une parole amie :
Le peuple abandonnait ses défenseurs mourants
Et revenait baiser la main de ses tyrans.
Les martyrs répondaient à l'insulte, à la haine,
En lançant vers le ciel des tronçons de leur chaîne,
Et mouraient en chantant l'hymne de liberté,
Ou répétaient tout bas : « Sainte simplicité ! »

Et toujours, cependant, ainsi qu'avant l'automne
Tombent les épis mûrs quand la faux les moissonne,
Sur le sombre échafaud se pressaient pour mourir
Les martyrs du passé, puis ceux de l'avenir.
Alors, debout parmi les dépouilles sanglantes,
Invoquant les grands dieux des vengeances trop lentes,
Euphorion maudit tout le peuple, lançant
Aux quatre vents du ciel des gouttes de leur sang :

Vous avez su mourir, ô Christs de tous les âges !
Mais tous, et même les plus forts,
Vous pâlissiez devant l'insulte et les outrages
De ceux pour qui vous êtes morts.

Demi-dieux rédempteurs, héros du sacrifice,
Dans votre nuit des Oliviers,
Tous vous disiez : « Seigneur, détourne ce calice ! »
Et tous pourtant vous le buviez ;

Et vous leviez les yeux vers les sphères sereines
Où brillait votre astre idéal :
Car, par delà ce flot des lâchetés humaines,
La croix se change en piédestal.

Et le temps ceint vos fronts d'une auréole pure
Au jour des tardifs repentirs.
Mais ce peuple, qui n'a que l'opprobre et l'injure
Pour ses sauveurs et ses martyrs,

. . . . . .

Alors se confondit la vision nocturne
Que pour moi le sommeil évoquait de son urne ;
Dans l'abîme sans borne où mes yeux se noyaient,
De grands astres éteints çà et là tournoyaient
Comme un vaisseau perdu dans l'Océan des mondes.
La terre s'égarait en courses vagabondes ;
Le soleil, — oh ! qu'un seul, un seul rayon béni
Traversât seulement les champs de l'Infini !
Mais dans les cieux nageait un crépuscule pâle ;
Par instants mugissait la lugubre rafale
Que Dante vit planer sur les cercles maudits :
Puis un silence morne, et les vents engourdis
Laissaient les mers sans vague et de brume voilées.
Cependant, au milieu des plaines désolées,
Vibrait comme l'écho d'un mugissement sourd,
Et dans l'air sans étoile errait un brouillard lourd.

Comme les cris mêlés de mille oiseaux funèbres,
Un dernier cri de mort monta dans les ténèbres,
Et de l'immensité l'écho le répéta.
Alors Euphorion prit sa lyre et chanta :

Adieu ! tout est fini ! la nuit règne sans borne
Sur l'immensité morne,
Et ne ramènera, ni demain, ni jamais,
Le soleil que j'aimais.

Encore un chant. A toi mes dernières paroles,
A toi qui fais pleurer tout ensemble et consoles,
O divin souvenir !
Esprit des anciens jours, descends de ton étoile ;
Étends autour de moi ton aile d'or, et voile
L'implacable avenir.

Je regrette ces jours de fraîcheur printanière
Où la sainte lumière
Montrait à mes regards, pour la première fois,
La verdure des bois.

Oh ! la neige des monts, les torrents, l'ombre épaisse,
Fleurs des rives, lotos, gazons verts que caresse
Le flot calme et dormant !
Mystères des forêts, profondeurs insondées,
Où mes ailes d'argent, par les brises guidées,
Volaient si librement !

Et puis voici les chœurs, et, dans les plaines blondes,
Les danses vagabondes,
Et l'incarnation de la sainte Beauté
Dans le marbre sculpté.

Les frontons blancs, les Dieux souriants et sans nombre,
La vie heureuse et libre, et les baisers dans l'ombre.

J'entends vibrer dans l'air
Comme un écho lointain de chansons oubliées,
Et frissonner au vent les tresses déliées
Des nymphes de la mer.

Pendant les longues nuits, au fond des cathédrales,
A genoux sur les dalles,
J'ai mêlé ma prière et mes pleurs aux soupirs
Des saints et des martyrs ;

Puis j'ai voulu chercher, dans d'austères études,
L'arbre de la science, au fond des solitudes
Où Dieu l'avait planté ;
Et j'ai suivi les pas de la phalange ardente
Qui voulait conquérir sur l'arène sanglante
La sainte liberté.

Toujours devant mes yeux, comme devant les mages,
De radieux mirages
Brillaient, et je suivais l'astre qui m'avait lui.
Mais en vain aujourd'hui,

Dans un vague lointain, j'entends chanter les brises :
Les Édens d'Orient et les terres promises
Ne m'attireront plus.
Si je priais encore, à Dieu, que je renie,
Je ne demanderais, ô jeunesse bénie !
Qu'un seul des jours perdus.

Puisque mes Dieux sont morts, qu'au vent de ma pensée
Leur cendre est dispersée,
Dormons du lourd sommeil qu'en son gouffre béant
Nous garde le néant.

Là sont les jours pleurés de ma jeunesse morte.
Que les peuples nouveaux marchent où les emporte
Le muet avenir !
Au linceul du passé couchons-nous en silence ;
Dormons sans rêve ; adieu, pièges de l'Espérance,
Poisons du souvenir !

Voici la grande nuit. Si jamais, ô mes frères !
Vers de meilleures terres
Le souffle de l'Esprit vous emporte, donnez
Une larme aux aînés !

Dans ses courses, parfois l'essaim des hirondelles
S'arrête, et, près du terme espéré, pleure celles
Qui tombent en chemin.
O mortels ! suspendez votre course rapide ;
Pleurez ceux qui sont morts en rêvant l'Atlantide
Où vous serez demain.